

Berceau d'une nation ou

par Ismail Kadaré

LES grands forfaits de l'humanité ont été soutenus par une propagande et des doctrines criminelles. Politiciens, diplomates, historiens, écrivains accourent en foule à l'aide des assassins. C'est une force d'appoint qui souvent incite d'abord au crime puis le justifie.

Le drame du Kosovo, aujourd'hui, est une illustration typique de ce phénomène. C'est une tragédie depuis longtemps projetée par le chauvinisme exacerbé et soutenue par cette force d'appoint. Faute de cet appui, elle ne se serait pas produite.

Les petits écrans du monde entier ont montré ces jours derniers la file de soixante-dix cadavres couverts de draps, accompagnée de la déclaration du gouvernement serbe selon laquelle il s'agissait des corps de terroristes. Mais, comme l'affirment les journalistes eux-mêmes, parmi ces dépouilles se trouvaient celle d'une trentaine de femmes et d'enfants. Comment, après un aussi grossier mensonge, le gouvernement serbe peut-il être tant soit peu crédible ?

Au Kosovo, sous nos yeux, a été perpétré un massacre : sauvage, moyenâgeux, intolérable. L'extermination de onze membres d'une famille, depuis les parents jusqu'aux enfants et même à ceux

simplement conçus et non encore mis au monde (crime symbolique de la suppression d'une ethnie rivale) a révolté l'opinion mondiale.

Il y a vraiment de quoi s'étonner que, même après ce massacre, il se soit trouvé encore des voix, ici et là, pour tenter de manière détournée la pseudo-explication du genre « dans un cadre historique, nostalgique, et du point de vue de la religion orthodoxe » de ce qui s'est produit. Autrement dit, il y a encore des gens qui, de quelque manière, s'attachent à justifier les actes de barbarie perpétrés.

A cette fin, ces avocats du crime ont recours à de vieilles légendes, à des mythes fabriqués de longue date. Toute discussion sur le Kosovo aujourd'hui commence par ces clichés : « terre sainte serbe », « berceau de la nation serbe », « bataille du Kosovo de 1389 ». En peu de mots, le fond de la légende est le suivant : les Serbes ont été autrefois en majorité au Kosovo, la région a été le cœur de la Serbie et les Albanais n'y auraient afflué qu'après la bataille de 1389. On est là en présence d'une vulgaire mystification. Et le malheur veut que, lorsqu'un débat télévisé commence par cette imposture, dès qu'une voix albanaise cherche à éclairer quelque peu historiquement la question, elle est aussitôt

interrompue. Un autre cliché fait l'affaire : nous n'allons pas maintenant remonter si loin en arrière dans l'histoire. Autrement dit, on admet la « mémoire historique » et la « nostalgie » de l'agresseur, des massacres, mais pas la réponse de la victime.

C'est notamment ce qui s'est produit, il y a quelques jours, sur Canal Plus, au cours d'un débat auquel participait le ministre français des affaires étrangères, Hu-

sément à l'histoire, cette mystification doit être mise au jour et dénoncée une fois pour toutes.

Le journal *Le Monde* a publié le 10 mars un article d'Henri Tincq d'inspiration profondément pro-orthodoxe, intitulé « Une terre sainte de l'orthodoxie balkanique ». Les thèses qu'il soutient sont plus ou moins les versions familières aux Serbes : le Kosovo, berceau de la Serbie, la bataille du Kosovo, l'afflux des Albanais dans

La bataille du Kosovo ne fut pas un affrontement des seuls Serbes contre les Turcs, mais un combat de tous les Balkaniques unis contre l'envahisseur

bert Védrine. Après le cliché liminaire du « Kosovo, berceau de la Serbie », l'étudiant albanaise qui s'appropriait à soutenir une vision différente des choses fut empêché de parler.

On ne peut, en l'occurrence, admettre deux approches différentes du problème. Certes, il est triste d'être contraint de se replonger dans l'histoire pour éclaircir des questions actuelles, mais du moment que les criminels justifient leurs forfaits en recourant préci-

le Kosovo après cette bataille. L'article de M. Tincq comporte cependant un élément très positif : il y est clairement admis qu'« Albanais et Valaques occupaient la péninsule balkanique avant l'arrivée des Slaves au VI^e siècle ». Selon cette affirmation (thèse reconnue par toute l'historiographie sérieuse mondiale), les Albanais se trouvaient déjà là, sur leurs terres, quand arrivèrent les Serbes.

Cette affirmation de M. Tincq est en contradiction avec l'autre

berceau du crime ?

partie de son écrit où il affirme que « les Albanais, avec la bénédiction des Turcs, se répandent en Serbie au XV^e siècle ». A ce point, une question s'impose : s'il est admis que les Albanais se trouvaient en Albanie avant la descente des Serbes, pourquoi ne se trouvaient-ils pas aussi dans le Kosovo, autrement dit, pourquoi avaient-ils laissé vide le Kosovo qui jouxte pourtant l'Albanie ? Pourquoi auraient-ils dû attendre l'arrivée des Turcs pour s'établir sur des terres si fertiles et inoccupées ? Il faut vraiment être plus que naïf pour croire que les Albanais n'ont pas été de tout temps dans le Kosovo, où ils se trouvent encore aujourd'hui.

Dans son propos visant à expliquer la pénétration albanaise tardive dans le Kosovo, l'article de M. Tincq devient réellement grotesque. D'un côté, il déclare que ce sont les Turcs qui encouragèrent la pénétration albanaise, et, de l'autre, que « le déséquilibre démographique s'accroît au XX^e siècle » (autrement dit que les Albanais s'affirmèrent comme une majorité surtout au XX^e siècle). Or, précisément, au XX^e siècle, il n'y avait plus de Turcs pour encourager les Albanais ! M. Tincq donne le chiffre de six cent mille Albanais au début de la deuxième guerre mondiale, ce qui est vrai-

semblable. Mais le comble du grotesque est atteint lorsqu'il affirme que « l'expansion se poursuit sous Tito ». Ainsi, puisqu'il faut bien admettre que les Albanais sont arrivés au Kosovo de quelque part, ils y auraient afflué, nous dit-on, à l'époque du communisme en Albanie. Alors, une question très simple se pose : d'où venaient ces Albanais ? Tombaient-ils du ciel, ou arrivaient-ils d'Albanie ? M. Tincq doit avoir entendu dire que la frontière de l'Albanie communiste était si rigoureusement et cruellement fermée que, sur deux ou trois cents personnes qui ont tenté de la franchir, la moitié ont été tuées par leurs compatriotes mêmes, les gardes-frontières albanais.

Quant à l'opinion répandue çà et là selon laquelle un grand nombre de Serbes auraient abandonné le Kosovo ces dernières années, cela est exact. Mais ce que l'on oublie de dire, c'est que les Albanais qui ont quitté ces terres ont été dix fois plus nombreux. Rien qu'en Allemagne, en Suisse, en Belgique et aux Etats-Unis, on en compte aujourd'hui un demi-million environ qui ont quitté cette région en raison de l'oppression serbe ou de la pauvreté.

Pour ce qui est de la bataille du Kosovo qui constitue l'élément émotif essentiel du mythe, on est

surpris par l'aveuglement de ceux qui l'emploient comme un argument dans cette histoire. Ici aussi, la mystification est aveuglante. La bataille du Kosovo ne fut pas un affrontement des seuls Serbes contre les Turcs, mais un combat de tous les Balkaniques unis contre l'envahisseur. Tous les ouvrages d'histoire citent les noms des peuples balkaniques qui se battirent côte à côte contre la calamité commune : Serbes, Bosniaques, Albanais et Roumains avec à leur tête le prince Lazare (serbe), le roi Tvрко (bosniaque), le voivode Mircea (roumain) et les comtes Balsha et Jonima (albanais). Cette bataille, qui aurait dû rester le symbole de l'amitié entre les peuples balkaniques, seuls des criminels pouvaient la convertir en son contraire : la source du crime futur.

La tragédie qui se déroule aujourd'hui au Kosovo est un test pour la conscience de beaucoup de gens. Le monde, au lieu d'entendre justifier le crime, s'attend à ce qu'il y soit mis fin. Fausser l'histoire est inacceptable. L'utiliser pour blanchir un forfait est encore plus grave.

Ismail Kadaré est écrivain.
(Traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni.)